

La pesanteur et la grâce de David Plante

Michel Peterson

Number 41, September–October–November 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19822ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Peterson, M. (1990). La pesanteur et la grâce de David Plante. *Nuit blanche*, (41), 28–30.

La pesanteur et la grâce de David Plante

Nous sommes habituellement incapables d'aligner plus de deux ou trois lieux communs à propos des Francos, ces Canadiens français émigrés aux États-Unis entre 1840-1940. C'est leur histoire que nous raconte David Plante dans *The Francœur Family*, trilogie dont le second tome, *Les bois obscurs*, est impatientement attendu par quelques mordus. Au moment où j'ai rencontré l'auteur à Montréal, seul le premier tome, *Le sixième fils*, était paru aux éditions Bernard Coutaz (1988). À la lecture, puis au fil de la discussion, j'ai découvert que l'écriture et la langue sobres de ce Franco né en 1940 dans le Rhodes Island et vivant à Londres depuis 1966 se débattent avec une culture qui oppose, pour reprendre un titre de Simone Weil, la pesanteur et la grâce.

Nuit blanche — *En lisant votre œuvre, on ne peut s'empêcher de songer à Kerouac. Pourquoi ?*

David Plante — Kerouac concevait l'écriture comme un don. Je crois que ça vient de la religion et de la culture col bleu que je partage avec lui. Mon père ne lisait jamais mais il estimait la littérature. À la maison, nous avions quelques livres en français, dont ceux de Mérimée. Mon ambition d'être écrivain ne vient donc pas de ma culture et je pense avec Kerouac que c'est la spontanéité qui anime l'écriture.

N.B. — *Comme Ginsberg.*

D.P. — Oui. Mais dans le cas de Kerouac, on ne trouve pas la violence des beatniks. Quand je le lis, je reconnais des images de notre religion commune, le Sacré Cœur, la Sainte Vierge, etc. Je me souviens par exemple d'une phrase dans laquelle Kerouac dit à peu près : « Être dans les bras de Jésus, c'est comme être dans les bras de Cléopâtre. » Voilà une évocation sensuelle qui vient de la religion.

Culture, famille et religion

N.B. — *Le titre du premier et unique tome paru en français de la trilogie *The Francœur Family* est *Le sixième fils* alors qu'il s'intitule *The Family* en anglais. Mis à part le fait que*

Daniel, le sixième fils, occupe la position de narrateur et tient le journal de sa famille, comment justifier ce déplacement majeur ?

D.P. — Daniel est la conscience de la famille parce que son égocentrisme lui fait croire qu'il est plus lucide que les autres. Il essaie d'être témoin, de voir ce qui se passe au sein de la famille, sans toutefois la juger. Il tente même d'être un peu anthropologue et de préserver les mœurs, les gestes, les rites domestiques. Il est à la fois détaché et très conscient de ce qu'il voit. Mes critiques me disent — et ils ont jusqu'à un certain point raison — que Daniel est très passif.

N.B. — *Il est pourtant investi d'un pouvoir de mémorialiste.*

D.P. — Oui. Et il est bien sûr évident que Daniel c'est moi. Mes romans sont autobiographiques parce que c'est seulement lorsque j'ai vécu un événement que je me sens assez sûr de moi pour écrire. Pour moi, imaginer une expérience, c'est toujours faux. Quand j'ai vécu une expérience, je la vois dans tous ses détails et c'est comme ça que j'arrive à la rendre vivante. Si mes romans sont autobiographiques, c'est parce que je veux qu'ils soient authentiques.

N.B. — *Pourquoi Daniel ne cherche-t-il pas à comprendre la langue de sa famille, pourquoi ne veut-il pas la parler ?*

D.P. — Parce qu'il hait la langue québécoise parlée par sa famille. Cette langue l'étouffe, c'est la langue de sa prison. Toute ma jeunesse, j'ai rêvé d'être ailleurs, en Europe, dans une ville où je pourrais vivre et m'exprimer pleinement. Ma grand-mère ne parlait que le québécois, ce n'était pas la langue de l'autre mais la mienne. Et j'ai voulu être quelqu'un d'autre, ne pas être moi-même, provincial, franco-américain. À cette époque, être franco-américain ne signifiait rien puisqu'on croyait qu'on n'avait pas de culture. Maintenant je sais qu'on avait une culture mais elle n'avait pas de couleur, elle était sans image. Ou plutôt, il y avait des couleurs, mais des couleurs très sombres. C'était une culture sans imagination... mais remplie d'images.

N.B. — *La relation privilégiée qu'entretient Daniel avec son frère aîné qui revient de Corée est donc liée au fait que celui-ci rapporte une culture étrangère.*

D.P. — Albert est un personnage très ambigu. Il fascine Daniel parce qu'il connaît le Japon, les pays exotiques, l'autre ; il sait ce que représente l'ailleurs. Mais en même temps, comme catholique, il est très très strict et très répressif. Il conserve les lois de sa religion et c'est lui qui « ordonne » la prière. Il est entièrement opposé au communisme, républicain, complètement américain. Il est un peu têtue



David Plante

comme mon père lequel, loin d'être aussi américain que ça, restait plutôt franco-américain : pour lui, les autres Américains — les Italiens, les Juifs, les Nègres, les Yankees — n'étaient pas de vrais Américains ; seuls les Francos existaient.

N.B. — *La mère du père, Arsace, dit : « Nous travaillons pour mourir. » Ce travail est-il celui de tous les membres de la famille Francœur ?*

D.P. — Lorsque je parle des Francœur, je parle peut-être un peu des Québécois. Pour les Franco-Américains, la chose la plus importante était le devoir de travailler et de faire la volonté de Dieu. Pas pour la joie sur la terre, pas pour réussir. Les Francos n'ont pas beaucoup d'ambition terrestre. Nous acceptons cela parce que c'est la fatalité. Nous sommes ici pour travailler.

N.B. — *Dans votre roman, le motif de la fenêtre revient constamment, comme si la fenêtre symbolisait la*

possibilité de sortir de cet univers étouffant.

D.P. — À un certain moment, Daniel rêve qu'il est dans la maison et qu'il veut s'en échapper. En même temps, il est hors de la maison, il veut entrer pour se sauver. C'est un paradoxe : regarder de la maison, être hors de la maison et dans la maison.

N.B. — *La fenêtre est-elle alors une surface à laquelle se heurte Daniel et par laquelle, à cause de sa transparence, il peut voir à l'extérieur ?*

D.P. — Daniel est un voyeur. C'est pourquoi il regarde toujours par la fenêtre. Il n'est pas très heureux là où il se trouve mais c'est son monde, il n'en connaît pas d'autre. En regardant les choses dans leurs détails, il prend de la distance.

N.B. — *Est-ce par cette distanciation que vous arrivez à créer un climat hyper-réaliste, presque mystique ? En*

vous lisant, je ne peux m'empêcher de penser à Bernanos. Par exemple, la prière intérieure de Daniel dans Le sixième fils me rappelle Sous le soleil de Satan.

D.P. — Je n'ai pas lu *Sous le soleil de Satan*. J'ai par contre lu le *Journal d'un curé de campagne*. Mais Bernanos est français et je suis franco-américain, c'est très différent. Le don de l'écriture vient avec la grâce. On ne reçoit pas cette grâce parce qu'on la veut. Dieu la donne ou non, c'est à Lui de décider. Quand j'écris, il m'arrive de croire que je suis possédé par la grâce. Je pense alors toujours à la religion catholique puisque j'ai été formé par elle. Les mystères qu'on m'a appris lorsque j'étais un petit garçon m'ont beaucoup impressionné. Par exemple, que peut encore m'apprendre, à moi qui suis athée — alors que Daniel est croyant —, le mythe du corps mystique de Jésus ? J'écris donc pour savoir ce que cela veut maintenant dire pour moi. ▶

N.B. — *Peut-on par conséquent dire que la famille Francœur est la famille du Christ ?*

D.P. — D'une certaine manière, oui. En écrivant l'histoire de la famille Francœur, j'ai d'ailleurs souvent pensé à la Sainte Famille. Comme c'est étrange... La mère est un vierge dont le mari n'est pas le père de son fils mais un vieux portant une longue barbe. Le « vrai père » est en fait un oiseau. C'est encore plus étrange que la mythologie indienne. Aussi étonnant que cela paraisse, ma famille a essayé de vivre comme cette Famille !

N.B. — *Y est-elle arrivée ?*

D.P. — Mais non, justement. C'était impossible !

Le conflit des volontés

N.B. — *Quel est le secret de la famille Francœur ?*

D.P. — Daniel ne le sait pas, et moi non plus. Parce que ce n'est pas un secret qui appartient à la famille. La famille possède sa structure propre et tous les membres de la famille croient à un secret qui existe hors de la famille.

N.B. — *Est-ce pour cette raison que ses membres ne parviennent pas à communiquer ?*

D.P. — Bien sûr. Et le secret qui unit cette famille l'étouffe. Je ne tente pas de déconstruire la famille parce que le secret plane au-dessus d'eux, exactement comme la grâce. C'est une famille qui croit dans un Dieu.

N.B. — *Pourquoi le père s'enferme-t-il dans un silence opaque ?*

D.P. — Tu sais qu'à la fin, c'est le père qui est pour moi le plus intéressant à cause de son silence, de son « impénétrabilité ». C'est peut-être lui qui connaît le secret... C'est lui qui souffre, qui travaille chaque jour, il fait ce qu'il doit faire. Contrairement à la mère, qui est fragile, il n'est pas complaisant.

N.B. — *Daniel se range pourtant souvent du côté de sa mère, surtout lorsqu'elle commence à sombrer.*

D.P. — Parce que le père agit selon une volonté qui n'est pas la sienne. Son devoir consiste à être mari, père et ouvrier. Lorsqu'il se lance en politique, il remplit là encore un devoir. La mère est écrasée par cette volonté

qui n'est pas la sienne. Le père accepte ça, pas la mère. Daniel veut également avoir sa volonté et il est lui aussi très complaisant. C'est pourquoi je ne l'appuie pas complètement. Il ne cherche qu'à affirmer sa volonté personnelle. Mais en fait, je suis toujours entre les deux, entre le père et entre Daniel. Et quand je pense à ce qui se passe actuellement entre la Lituanie et l'Union Soviétique, je crois que c'est la même chose : d'un côté la Lituanie doit avoir son indépendance mais d'un autre côté, elle doit la penser non simplement en fonction de l'Union Soviétique mais en fonction du monde entier. ■

Entrevue réalisée par
Michel Peterson

Les œuvres de David Plante restent peu traduites en français. Parue chez Gallimard, *La nuit des corps* est malheureusement épuisée. Les deux seuls titres disponibles sont donc *Le sixième fils* et *Les bois obscurs* (Arles, Bernard Coutaz, 1988 et 1990). Mentionnons toutefois les textes en langue originale : *Relatives* (Avon, 1974), *The Country* (Atheneum, 1981), *The Francœur Family* (Dutton, 1983 ; 1^{ère} éd. : Victor Gollancz, 1978), *Difficult Woman : A Memoir of Three* (Atheneum, 1984 ; 1^{ère} éd. : 1983), *The Foreigner* (Dutton, 1986 ; 1^{ère} éd. : 1984), *The Catholic* (Atheneum, 1986) et *The Native* (Atheneum, 1988).

L'AUTOMNE 1990 AUX ÉDITIONS DU REMUE-MÉNAGE



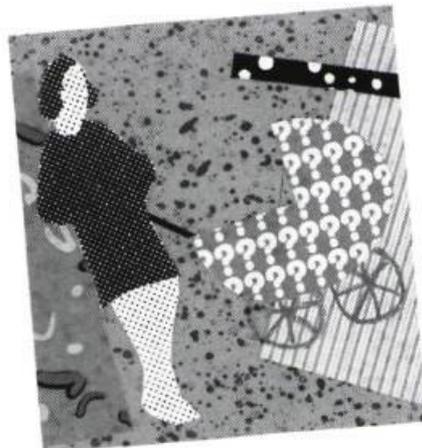
NON

ELLY DANICA

traduit de l'anglais
par LYNA LEPAGE

ISBN 2-89091-098-9

Une femme de quarante ans se souvient de la fillette qu'elle a été. Après avoir subi la violence de son père (inceste, viol, pornographie, coups, harcèlement sexuel), le silence de sa mère, le rejet de sa famille, l'incompréhension de son mari, Elly Danica a réussi à recoller les morceaux de sa vie brisée. Plus qu'un récit d'inceste, *NON* est une oeuvre littéraire dont le rythme obsédant vous prend à la gorge. Un livre bouleversant...



L'agenda des femmes 1991

ISBN 2-89091-097-0

Avoir ou non des enfants: tôt ou tard, toutes les femmes doivent prendre une décision. Des femmes racontent leur expérience concernant divers aspects de la maternité (monoparentalité, cliniques de fertilité, avortement...). Ces témoignages nous font comprendre la complexité des enjeux qui touchent la maternité et comment une décision aussi personnelle, avoir ou non des enfants et dans quelles conditions, est constamment sujette aux pressions sociales.

Diffusion: DIMEDIA